

## Saint Jean Chrysostome «Maître de la Parole» au service de Dieu

Le fait qu'une homélie puisse renfermer des passages narratifs peut paraître étrange seulement si l'on ne considère pas attentivement le but de la prédication, d'un côté, et les caractéristiques du *genus* narratif chrétien, de l'autre. Il s'agit, en tout cas, de ne pas perdre de vue le rapport —tout à fait particulier— qui lie la forme et le contenu d'une littérature riche en messages comme la Littérature chrétienne ancienne.

Dans le cas d'espèce, il faut rappeler que, suite à sa vocation pastorale, Saint Jean Chrysostome est poussé à chercher dans l'apôtre Paul pas tellement la science doctrinale, mais plutôt la vie exemplaire («le seul raisonnement qui n'admet pas de répliques») et que, dans l'Antioche de la fin du iv<sup>ème</sup> siècle, étouffée par le luxe et déchirée par la misère, pour convertir les païens il était indispensable de raconter, en leur faisant voir —tantôt par un réalisme grinçant, tantôt par un prophétisme lumineux— quelle était et quelle aurait pu être la vie, la réalité et l'apparence, ce qui dure et ce qui passe. Voilà pourquoi la réalité finit par soutenir la fantaisie, et l'imagination —à son tour— aide à comprendre la vie: puisque le rêve est vision de foi, sûrement plus réelle et durable que ce qui se passe sous les yeux du temps. Il faudra, donc, jouer l'antithèse et l'échange par une gamme de teintes vives et moyennant des techniques surréelles: car le but est notamment celui de convertir.

Par rapport à cet effet spécifique, il faut distinguer —même au niveau formel— le conte oral du Pasteur (la *traditio* chrétienne) et le conte oral des traditions communautaires. Et ce-

la parce que l'enjeu est bien plus important, étant donné qu'il s'agit de la Bonne Nouvelle: d'où l'enthousiasme de la communication qui détermine la richesse —même ornementale— de la prose (à l'intérieur de laquelle les récits, les images et les *exempla* s'entrelacent) ainsi que la mise au point des détails et des couleurs. Et nous, charmés par le plaisir du beau, nous éprouvons la tentation de suivre la force du style ou, du moins, de connaître la fin de chaque histoire, indépendamment du message moral. Ce qui, bien sûr, peut satisfaire pleinement, car l'Antiochéen est capable de raconter comme peu d'autres conteurs, induisant à voir et à entendre même ceux qui n'ont ni les yeux ni les oreilles disposés.

Et vu que la nouveauté de la morale chrétienne (une véritable révolution comme le souligne Saint Jean Chrysostome lui-même) consiste dans le fait que l'enseignement éthique est ancré dans les données de la foi, les parties doctrinales sont suivies par des récits détaillés, dont le but est l'explication concrète. Ainsi la narration finit par devenir le canal de l'exhortation (je cite, à titre d'exemple, la description des sévices et des humiliations infligés au corps du riche défunt: un sujet destiné à devenir un *topos* littéraire).

En accord avec l'Apôtre, Jean d'Antioche se lance contre la vanité des rhéteurs, ce qui ne l'empêche pas, bien sûr, d'avoir un style magistral, comme le prouve l'emploi courant, voire surabondant, des similitudes (tantôt multipliées par séries, tantôt riches en détails et souvent sous forme de disproportion ou d'antithèse). Le Chrysostome lui-même s'en excuse, en déclarant qu' «il n'aime pas se parer de préciosités verbales», qu'il «se propose» plutôt «de rendre beaux» (c'est-à-dire «saints») «ses auditeurs». En réalité, en apprenant, nous écoutons et nous voyons. Nous voyons le guerrier, l'amoureux, le chasseur qui, après avoir eu beaucoup de mal à poursuivre la proie, abandonnent le terrain dès que la conquête est devenue facile ou solide; nous voyons —opposés par une telle évidence qui nous charme indépendamment du but didactique— l'homme possédé et déchiré par les esprits malins d'un côté, l'homme qui s'est laissé entraîner par ses sens et qui —tel le dompteur imprudent— ne parvient pas à brider le cheval et qui risque d'être emporté et, de l'autre, l'individu tempéré qui, tel un vrai

athlète terrasse à plusieurs reprises son adversaire et qui, comme le soldat victorieux, est admiré lorsqu'il revient de la mêlée couvert de sang et de poussière.

Le récit se déroule sous forme de dialogue. Il arrive souvent que le prêcheur parle («tu»/«toi») avec le seul auditeur, selon une *praxis* qui remonte à la philosophie cynico-stoïcienne, et cela afin d'éduquer, mais également pour des raisons formelles. Il s'agit, de toute façon, d'une technique bien fréquente dans la *traditio* chrétienne: cette *fides ex auditu* qui, unissant par des liens très étroits vérité-recherche-amitié, privilégie la concrète incarnation du message dans la vie et sa communication interpersonnelle.

L'objet de ces homélies (qui deviennent un véritable *ghenous* narratif, lorsqu'un disciple de Saint Jean Chrysostome en écrit le récit) est, avant tout, la vie de la communauté: Antioche/Corinthe, l'Eglise déchirée par les divisions, mais capable —aussi et quand même— de charité sublime (notamment pour ce qui concerne le choix et le soin de la pauvreté) et la ville païenne, débordante de richesses mais malade de l'orgueil et du manque d'amour. Chaque page est d'un réalisme exemplaire: ce style qui, né bien avant le christianisme, trouve dans le message évangélique le milieu privilégié pour se développer. La double peinture du pauvre surtout (nouveau Christ cloué à la porte des Eglises, non sans dignité quand il lève ses bras tremblants pour implorer l'aumône à pleine voix) et du riche (qui avance, plein de morgue, sur la place publique et évite gauchement la vue malaisée de son frère indigent):

C'est de la véritable et évidente folie que d'amasser dans ses armoires et d'abandonner à lui-même —nu et tremblant de froid et à peine capable de tenir debout— un homme qui a été créé à l'image de Dieu. Mais —tu dis— il fait semblant de trembler et d'être faible. Et tu n'as pas peur d'attirer contre toi les foudres du ciel en parlant de la sorte? (...) Toi, plutôt, qui as le ventre plein et enflé, toi qui prolonges ta cuite tout au long de la nuit en languissant —bien chauffé— sur le divan, n'as-tu pas peur de devoir rendre compte, toi qui utilises les dons de Dieu en bouleversant l'ordre de la nature? (...). Mais il y a pire que cela, et c'est effrayant: il y a quelqu'un qui, voulant absolument réveiller notre sensibilité, finit même par arracher les yeux de

ses fils encore en tendre enfance. Vu que, en effet, quand ces derniers se promenaient nus mais pourvus de la lumière des yeux, ni par leur âge ni par leur pauvreté, ils ne parvenaient à secouer notre indifférence, ils ajoutèrent à ces maux —déjà si lourds— une autre et plus épouvantable tragédie, afin de les libérer de la faim car ils jugeaient qu'il était moins pénible d'être privé de cette lumière dont tout le monde jouit que de lutter, sans cesse, contre la faim et d'affronter la mort la plus pitoyable (...). Il y a encore des pauvres qui, dépourvus de force et de dignité spirituelles, sont incapables de supporter la faim et jugent tout autre mal plus léger. Ceux-ci, face à notre indifférence devant leurs gestes et leurs cris (étant donné qu'aucune aide ne leur apporte rien après tant de supplications), ceux-ci —disais-je— rivalisent avec les jongleurs et avec les charlatans: les uns mâchent la semelle de cuir de vieux souliers, les autres enfoncent des clous aigus dans leurs propres têtes; certains étendent leurs poitrines nues sur la glace, d'autres vont plus loin encore en offrant un horrible spectacle.

Des similitudes très fréquentes, ainsi que des analogies (les unes et les autres tirées de la vie quotidienne ou bien des Saintes Ecritures) et des syllogismes renferment des morceaux narratifs, riches en valeur historique pas moins qu'en valeur esthétique: le fruit stylistique, bien sûr, de la volonté du Pasteur de convaincre grâce aux faits concrets (une maison où le mari et son épouse ne sont pas en harmonie est un navire dont le pilote, au milieu de la tempête, est en désaccord avec le timonier; si un homme frappe sa femme, c'est une bête féroce qui entre dans une maison et se précipite dans le massacre. Ce manque de confiance en toute argumentation abstraite (juste ce dont il fut maître avant de se convertir) porte Saint Jean Chrysostome à traduire chaque exhortation en une image imposante, facile à saisir. A ce propos, des oppositions —d'origine biblico-philosophique— se remarquent: l'aigle qui s'élève vers le ciel de la Justice et le serpent qui glisse sur le terrain; l'homme chassé du haut des cieux et obligé à ramper comme un serpent et l'individu qui monte au ciel sur un fiacre tiré par des chevaux ailés afin de s'asseoir sur le trône. Encore plus haut s'élève le Christ, vainqueur de la mort, tandis que des fleuves de feu se répandent sur la terre: par-delà les images, au-delà des cieux, au-dessous des cortèges des anges et des archanges, jus-

qu'à Dieu qui est «assis au-dessus des chérubins». Et par opposition aux ténèbres du mal, quelle exubérance de lumière pour raconter la vie de l'homme juste, et sa gloire sans fin: des écritures lumineuses et éternelles dans le ciel, des ailes dorées qui couvrent l'univers. Et tout cela à l'intérieur d'un rythme narratif qui élève la vie quotidienne à la hauteur épique: la beauté —sans limites ni de temps ni d'intensité— de la vie, qui peut et doit être vécue comme un jour de fête sans fin, est exalté par une myriade de tableaux qui font partie d'une grande toile de fond —brillante et chaude comme l'or— capable d'hériter et de dépasser le *topos* de l'opposition abstraite lumière-ténèbre.

La prose, d'origine classique, est ample et coulante, voire luxuriante lorsque la ferveur de la contemplation se joint à l'intention de convertir. L'Antiochéen décrit en détail plusieurs coins de la terre, de nombreuses conditions et professions et différentes époques historiques: assez souvent par une suite d'interrogations, d'antithèses, d'hyperboles. Et toujours, la surabondance des paroles constitue la *ratio* d'un discours orienté vers le but précis de stimuler la fantaisie et la volonté plutôt que d'assouvir la soif de l'intelligence. D'où l'opposition, non fortuite, du style: le choix du concret pour illustrer la vie de foi et l'emploi de l'abstrait pour souligner la fausse gloire et la fausse sagesse.

Ce sont des homélies à lire de vive voix, afin d'entendre de nouveau «Bouche d'or» qui raconte l'existence humaine ayant pour toile de fond la vie éternelle, dans la conviction que vérité et vie existent pour chaque individu pourvu que la volonté soit honnête. C'est pourquoi Jean d'Antioche a une véritable prédilection pour la peinture des faits exemplaires: et le charme qui en découle est le fruit non pas d'une enveloppe de luxe mais de l'union heureuse du beau et du vrai.

Et vu que, seulement après avoir abandonné le chemin qui conduit à Dieu à travers la beauté de la nature, les hommes «ont remis à la raison le sceptre de la science», par l'œil de la foi (qui est l'œil du miracle, c'est-à-dire de l'étonnement), le Chrysostome multiplie les expressions et les images afin de rendre compte de la sollicitude de Dieu qui procure à l'homme tous les moyens nécessaires pour remonter à lui: à partir de

l'incarnation de son fils jusqu'au soleil de chaque jour. Mais le seul vrai miracle est la Résurrection du Christ, d'où naît chacune des résurrections de l'homme, surtout et avant tout, l'humilité des Esprits supérieurs que l'Antiochéen replace dans la perspective de la Bible, dont il raconte les grandes lignes de l'histoire des événements et les détails de l'histoire quotidienne des protagonistes.

Ecoute Dieu qui nous présente Moïse comme le plus doux des hommes. Et, en effet, personne ne fut plus humble que celui qui, après avoir submergé —tel un essaim d'abeilles— le pharaon et l'armée égyptienne lorsqu'il était le chef d'un peuple si important et après avoir accompli tant de prodiges en Egypte, dans la Mer Rouge et au milieu du désert, se comportait exactement comme s'il était un homme du peuple et respectait —comme le plus dévoué des gendres— les ordres de son beau-père (...). En plus, il dédaignait les demeures royales car il était un vrai humble et que l'humilité rendait sain et élevé son esprit. Or il faut considérer quelle hauteur de pensée et quelle hauteur d'âme est nécessaire pour dédaigner la maison et la table d'un roi, d'autant plus que les rois étaient vénérés par les Egyptiens. Et cependant, alors qu'il méprisait même le sceptre de l'Egypte, il courait auprès des esclaves et des opprimés, parmi ceux qui peinaient pour préparer les pâtes d'argile et les briques (les fonctionnaires égyptiens les écartaient, lui —au contraire— il les préférait à leurs maîtres). Il s'ensuit que cet homme humble est vraiment un homme grand et supérieur.

Certes, Jean Chrysostome raconte pour expliquer Saint Paul et convertir. Cependant il en dérive des synthèses historiques puissantes et des détails de vie quotidienne déchirants. Et c'est surtout quand il parle de l'existence de chaque jour que l'Antiochéen invite à la contemplation: «regarde les marchands» (dit-il, pour faire comprendre l'importance de convertir une seule âme), «ils font aussi le commerce de l'argent, pas seulement de l'or!» (et, tout de suite, la mer s'offre à nos yeux ainsi que la splendeur des métaux et la fièvre des trafiquants). Chaque peinture, même intérieure, est tellement réaliste qu'elle nous saisit comme une donnée objective et exclusive: «celui qui est fatigué et épuisé (...) refuse même la nourriture la plus saine et juge désagréables même les amis et les parents».

Mais l'attention à chaque détail de la terre est toujours dans la perspective du ciel: «Lorsque (...) nous contemplons le cours du soleil et que nous admirons la beauté, la puissance et la splendeur de cet astre, nous devons penser que bien plus vive et lumineuse est la lumière qui est en nous» et encore «si (...) le forgeron qui est en train de travailler le fer incandescent, au lieu d'employer les tenailles, prétendait l'attraper par la main, il prouverait sa folie furieuse».

Ces tableaux réalistes mettent en évidence le contraste entre ce qui est normal et ce qui est absurde (exemplaires étaient les rapports fils-père, disciple-instituteur, malade-médecin, soldat-général). Ce qui revient aussi lorsque une double série de similitudes souligne l'opposition (présence-absence notamment, du lien entre les chrétiens et le Christ comme un signe de vie ou de mort). Chaque donnée et image se proposent non pas comme une réalité abstraite, mais plutôt à l'intérieur d'un récit, qui vit —bien sûr— même comme genre littéraire qui parle, représente, dessine, y compris le mouvement, les couleurs, la grandeur. Parmi les antithèses les plus fréquentes, le rapport riche-pauvre qui capture l'esprit et l'imagination, entraîne vers la conversion mais aussi vers le plaisir du surréel. Chaque vision aide la réflexion plus que les discours, ouvrant mille histoires dans la grande histoire de l'homme proposée comme fresque évangélique: «Lorsque (...) un membre du corps s'enfle outre mesure, ce n'est que la maladie de la tumeur (...), ce n'est pas excès de nourriture, mais lymphe corrompue et maligne» et, à propos de la richesse employée non pas pour soulager mais pour aggraver la pauvreté, «n'est pas bonne la lumière qui, au lieu d'effacer les ténèbres, les multiplie»; «la cupidité est une géhenne par anticipation» et l'avare est un malade hydropique. Des récits qu'on est tenté de définir *d'une actualité bouleversante*, mais qu'il serait plus exact de qualifier comme *vérité désarmante*, y compris, bien sûr, le sang qui coule dans les hippodromes et dans les amphithéâtres, «le long des routes, à la guerre, sur l'océan, dans les tribunaux», étant donné que la plupart des hommes trouvent leur compte essentiellement dans l'argent.

Dans le même sillage se situent les descriptions détaillées des habitudes licencieuses (que l'Antiochéen appelle «folies») à l'occasion des naissances et des mariages, présentées par Jean

Chrysostome afin de prouver que «le manque de sens de la famille est la cause de tous nos maux», mais capables aussi de nous saisir par le charme de la nouvelle et du folklore. Dans l'opposition concertée entre vie angélique et bestiale demeurent frappantes les analogies avec le chef-d'œuvre du poète Dante Alighieri: ce qui ne dérive pas seulement de la source biblique commune, mais qui est aussi et surtout le fruit d'une identique capacité de raconter en faisant voir, afin de convertir, à l'intérieur de la recherche spécifique du beau. Et comme, suite à la logique de la foi, la structure poétique de l'*Enfer* et du *Purgatoire* est en vue du *Paradis*, ainsi la description du mal dont Jean d'Antioche veut nous sauver («je voudrais te montrer l'âme souillée de cendre et de boue et dévorée par l'angoisse de celui qui, après un fantôme de victoire et de plaisir, t'a dépouillé de tout») est en fonction de la peinture du triomphe du bien: ce paradis, qui commence déjà sur la terre (aux couleurs fabuleuses de l'Orient), qu'aucun mal reçu par les hommes ou par les événements ne peut arracher et qui est également distant du calme de l'esprit que la béatitude promise par le Christ est différente de l'apathie à laquelle aspire le stoïcien. Car même si l'injustice la plus évidente te dépouille complètement de tes biens, tu as la joie sous la main «pourvu que tu saches lever les yeux pour contempler la beauté du lieu où Dieu veut t'introduire» et que tu considères «que tu es devenu plus semblable à Celui qui est assis en haut, dans la gloire, au-dessus des anges. Si le Fils de Dieu est devenu un homme pour toi, s'il t'a libéré de la mort, s'il t'a ouvert le règne des cieux t'invitant à jouir de tous ces biens, comment ta vie ne pourra-t-elle pas être une éternelle fête? Comment pourras-tu t'abandonner à la tristesse seulement parce que tu es pauvre, malade, persécuté? Pour tout ça ta vie ne pourra cesser d'être une fête!».

Il ne s'agit pas de perspectives abstraites mais —au contraire— de lieux concrets de vie, que le réalisme de la foi dessine, en dépassant —d'un côté— la peinture stéréotypée des cieux bibliques et —de l'autre— les Edens matériels des différentes littératures. Et nous qui écoutons à nouveau le récit de Jean Bouche d'Or, nous apprenons mais, en même temps, nous sommes saisis par le charme formel de nombreux genres littéraires qui s'entrelacent. A titre d'exemple, nous citons la page biblique du miracle des jeunes dans le four brûlant, qui devient, tour à tour, dialogue du prêcheur avec Nabuchodonosor, syllogisme éthico-

religieux, hymne à la puissance de l'humilité, page prophétique, acte de martyre, poésie du paysage et de la lumière.

Le réalisme de la description devient souvent poésie —parfois idyllique parfois dramatique— de la beauté, de la variété et puissance de la nature dans une opposition voulue qui vise à souligner la distance entre biens réels et apparents: «ouvre tes yeux sur un pré couvert de fleurs, semé de corolles plus rares que l'or le plus pur, plus lumineuses que les pierres précieuses, baigné par des sources limpides, par des fleuves, par des eaux calmes et tranquilles comme l'huile; lève tes yeux jusqu'au ciel et admire la beauté des astres, la lumière de la lune, la splendeur du soleil.» «La richesse» par contre «est une mer où les tempêtes et les naufrages ne manquent jamais».

Une fable, donc, pleine de vérité et de réalisme celle que Jean Chrysostome raconte de façon à nous introduire dans le récit en tant que protagonistes. Le secret de la bonne route qui conduit au bonheur se trouve dans la charité, le seul bien qui mérite d'être poursuivi avec obstination, car, si la charité guide notre existence, «la vie se déroulera dans la paix et dans la joie, comme une longue journée de fête».

Images et visions proposées au libre jeu de notre fantaisie nourrie de foi, par lesquelles nous voulons quitter Jean d'Antioche: poète pas moins que pasteur et poète puisque pasteur. Toute autre chose, donc, par rapport à la fable laïque qui trouve en Esope le premier et le plus authentique témoin et au centre de laquelle n'est pas le lien de l'homme avec Dieu mais le rapport difficile des individus et des classes sociales. Ce qui ne manque pas, à vrai dire, dans les homélies du Pasteur à la bouche d'or, mais qui trouve réponse dans l'amour du Père qui est aux cieux et qui peut allumer la lumière du ciel —à travers l'*agape* fraternelle— sur les routes du monde. «Car», si nous le voulons, «même ce monde est un ciel», même ici-bas «toute la vie est joie» et «joie immense et visible à tous», avant même que l'on n'atteigne le ciel qui ne connaît pas de fin, vers lequel nous sommes attirés.

MARIA GRAZIA VACCHINA

Médiateur de la Région Autonome Vallée d'Aoste.  
Président de l'AICC

(Association Italienne Culture Classique) valdôtaine  
et membre de la Direction nationale